



Vous aviez dit hommage à Bigeard

Recherches et mise en page par



Région Bretagne

Le Délégué Départemental Morbihan
Lt-colonel (H) HABRIAL Gilbert
E-mail : gilbert.habrial@wanadoo.fr



44, rue Alain Gerbault – 56260 – LARMOR-PLAGE
Fixe: 02 97 842 181 – Mobil: 06 86 161 816

Je ne juge pas... je livre, sommairement triés, les media tels qu'ils sont... à chacun de faire son opinion.

*-**



L'hommage de la Nation au général Bigeard

LES PORTE-DRAPEAUX ET ANCIENS COMPAGNONS D'ARMES DE MARCEL BIGEARD ONT RENDU UN DERNIER HOMMAGE AU PARA LE PLUS CELEBRE DE LA NATION, HIER A FREJUS. LE MINISTRE DE LA DEFENSE, JEAN-YVES LE DRIAN, ETAIT PRESENT.



Marcel Bigeard repose désormais aux côtés de ses compagnons d'armes. Photo ER

Ciel bleu immaculé, hier, au-dessus du camp Lecocq du 21^e RIMa de Fréjus. Il est midi. La France rend les honneurs militaires au général Bigeard dans une douceur presque printanière. Autour de l'imposante et vaste place d'Armes, les escadrons sont tous au garde-à-vous. Une centaine de porte-drapeaux et plus du double d'anciens compagnons d'armes du para le plus célèbre de la Nation sont alignés. Plus que jamais, la fierté de porter cet emblématique béret rouge sur la tête se lit sur les visages de ceux qui ont un jour croisé la route de Marcel Bigeard. Le silence devient majestueux à l'arrivée du képi, de la grand-croix de la Légion d'honneur, des décorations et du portrait du général au milieu de la place. Posés sur coussins, ils sont les symboles de la mémoire et surtout de l'extraordinaire carrière militaire de celui qui a poussé son dernier souffle de vie au matin du 18 juin 2010, à Toul. L'émotion est intense, l'instant est solennel dans la tribune officielle où ont pris place sa fille, Marie-France, et la présidente de la Fondation Bigeard, Anne-Marie Quenette.

Héroïsme

Après avoir passé en revue les troupes au son de la musique des parachutistes de Toulouse, le ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, rappelle à la mémoire de tous quelques tranches de vie héroïques du général : « Et comme s'il n'avait rien laissé au hasard, il est parti le 18 juin. Une date synonyme de courage, de dévouement et de grandeur. » Mais de celui qui « sera de toutes les guerres de la France » au XX^e siècle, « cinq fois blessé au combat ». Il retient, avant tout,

l'abnégation de ce « chef charismatique » à Dien Bien Phû, à compter de son parachutage dans une cuvette amenée à entrer à jamais dans l'Histoire dès le 20 novembre 1953 : « Toute la France vibre au nom de Bigeard. »

Cinquante-neuf ans plus tard, personne n'a oublié « l'acharnement, l'héroïsme et le lien avec ses hommes » de ce jeune officier audacieux. Même « l'ennemi Viet Minh le reconnaîtra », souligne le ministre. « De militaire du rang à général », Bigeard incarne, selon Jean-Yves Le Drian, « l'élévation au mérite ». « Un grand soldat, un grand destin. »

Reconnaissance et fidélité

L'ancien président de la République Valéry Giscard d'Estaing cite un poème de Victor-Hugo, et se fait volontiers porte-parole de « la voix d'un peuple qui rend à Bigeard les honneurs qui lui sont dus ». C'est pourtant sur fond d'anecdote qu'il évoque le parcours politique de l'homme « qu'il a décoré de la grand-croix de la Légion d'Honneur le 27 septembre 1974 aux Invalides ». Une première rencontre ponctuée d'une « accolade » inhabituelle. « J'avais devant moi le dernier soldat emblématique de notre histoire militaire. » Il pense tout naturellement à Bigeard quand il ressent « un malaise profond dans l'armée française en 1975. Je l'ai reçu, seul, à l'Élysée avec pour mission de remonter le moral des militaires et la discipline ». Le secrétaire d'Etat à la Défense « est revenu en 1976 en me disant qu'il avait rempli sa mission. Il m'a demandé de le laisser partir. Notre armée avait retrouvé son allure ». Mettant en exergue « la reconnaissance et la fidélité » de Marcel Bigeard, le président d'honneur de la Fondation Bigeard la perçoit jusqu'au dernier jour : « Je l'ai eu au téléphone alors qu'il était à l'hôpital. Il était toujours plein d'allant et d'optimisme. » Valéry Giscard d'Estaing y voit toute une symbolique : « Les vieux soldats ne meurent jamais, ils s'effacent à l'horizon. »

LIBRE PROPOS : Vous aviez dit hommage ?

ASAF, Lundi, 26 Novembre 2012 15:15

par le **Général (2S) Daniel ROUDEILLAC**.....



Les cendres de Bigeard ont donc été déposées dans le jardin du souvenir de la nécropole des combattants d'Indochine à Fréjus. Deux hautes autorités politiques, le Ministre de la défense et un ancien Président de la République sont venus rendre un dernier « hommage » à celui qui fut l'emblématique officier parachutiste de plusieurs générations. Les cérémonies militaires furent sobres et dignes. L'Union Nationale des Parachutistes a fourni les gros de la Troupe des Anciens.

Pourtant ceux qui ont eu l'honneur de pouvoir assister à cet « hommage » de la République, au-delà de celui rendu aux Invalides par le précédent pouvoir, sont rentrés chez eux avec le sentiment d'avoir été bernés une fois de plus.

Passé encore que les cendres de Bigeard ne puissent pas avoir été déposées aux Invalides, pour des raisons « politico-techniques », en dépit des projets du ministre Longuet. Reconnaissons aussi que Fréjus fut un choix admis par les Anciens. Mais disons leur dépit à l'écoute des discours de ceux qui se voulaient être la voix de la France.

Ces derniers, en effet, ont enfermé Bigeard dans la guerre d'Indochine. Certes « Bruno » en fut-il un soldat exemplaire et porteur des valeurs qui ont fait la noblesse du « Corps expéditionnaire », mais « Bruno » fut aussi le chef militaire admiré par ses hommes, le tacticien hors pair de la

guerre d'Algérie, qui aura obéi aux ordres du Politique pour ramener la Paix dans la ville d'Alger, ville alors confrontée au terrorisme aveugle. Bigeard ce fut aussi celui qui aura su marquer de son empreinte la pensée militaire d'une génération lancée dans une guerre de contre-insurrection, cruelle de part et d'autre, mais dont le Régiment qu'il commandait alors, n'a pas eu à rougir.

Alors pourquoi a-t-il fallu, ne pas même faire mention de la guerre d'Algérie, ne pas même prononcer le nom de cette terre, que la France a portée plus d'un siècle durant et sur laquelle sont morts tant de vaillants soldats ?

Les propos élogieux des deux intervenants, toutes tendances confondues, n'auront donc satisfait que ceux pour qui la France doit unilatéralement répondre aux exigences d'un interlocuteur non exempt de massacres de ses concitoyens. Le silence est souvent prémices à des coups bas. Sans faire parler les morts, celui qui se prépare, eut incité Bigeard à faire entendre sa voix !

A ceux qui FERAIENT MIEUX DE LA FERMER

LETTRE OUVERTE - Le 21 novembre 2012

**Par le Général CANN François - président amicale du 7 et 8 RPIMa
à monsieur Fischer sénateur communiste Bouche du Rhône**

Breton d'origine, né le 13 juin 1932, François Cann est Saint-cyrien de la promotion Union Française (1952-1954).

En Algérie, il est au 3^e RPC comme chef de section (1956-1957) puis comme commandant de la 2^e compagnie (1961-1963), après un passage à la CPIMa de Brazzaville (1958-1960).

Il sert deux fois au 8^e RPIMa (chef BEI 1973-1975) et chef de corps 1977-1979) à Castres et au Liban (FI NUL 1978-1979).

Chef d'état-major de la 11^e Division parachutiste 44^e DMT (1979-1981), auditeur au CHEM IHEDN (1981-1982), il commande le GAP à Albi à la tête duquel il est engagé à Beyrouth (FMSB 1983-1984). Adjoint à la FAR (1985-1987) puis chef du gouvernement militaire français de Berlin (1987-1990), il termine sa carrière en 1992 à l'OTAN, comme chef de la mission de liaison.

Une fois blessé, six fois cité, médaillé de l'Aéronautique, le Général de Corps d'Armée François Cann est Grand Officier de la Légion d'Honneur et membre du conseil de la Légion d'Honneur depuis 1991.

Retiré près de Castres, il est président de l'Amicale des Anciens du « 8 » depuis juillet 1993.

Il ne mâche pas ses mots, il n'a pas la langue de bois, face à des faux culs il a toujours dit ce qu'il pensait.

C'est un langage de chef !



Nous venons enfin de donner une sépulture décente au général Bigeard, l'un des plus grands soldats que l'Armée française s'honore d'avoir eu dans ses rangs.

J'ai servi en Algérie comme lieutenant sous les ordres de ce grand chef que nous sommes des millions de frères d'armes à admirer.

Je viens d'apprendre que vous vous étiez répandu en propos injurieux à l'encontre de ce chef prestigieux.

Qui êtes-vous donc pour vous permettre de telles vilénies sur une personne que vous n'avez probablement jamais rencontrée ... ?

Vous êtes sénateur ? et alors ? Communiste qui plus est !

On croit rêver. Malheureusement, il s'agit d'un mauvais cauchemar de vous voir ainsi paraître en moraliste innocent, vous qui avez soutenu et continuez de soutenir une idéologie qui, depuis 1917 et jusqu'à aujourd'hui, porte la responsabilité de cent millions de morts.

X

Au moment où éclate en 1957 ce qu'on appelle la "bataille d'Alger" vos séides se sont déjà tristement distingués. En avril 1956, l'aspirant Maillot, membre du parti communiste algérien détourne un camion militaire et livre au F.L.N. 263 armes en tous genres et leurs munitions.

En août de la même année, Yveton, employé communiste de l'E.D.F.-G.D.F. locale, pose une bombe à l'usine à gaz d'Alger. Il est fort justement guillotiné au mois de février suivant.

Et pendant ce temps-là en Europe les chars soviétiques dévastent Budapest et écrasent dans le sang l'appel à la liberté des Hongrois.

Vous souvenez-vous de l'été 1954 où l'Indochine nous rend des fantômes hagards, exsangues, décharnés qui, pour nous rejoindre, doivent enjamber les milliers de tombes des leurs assassinés dans les camps de "rééducation" par les commissaires politiques vietminh et français de vos amis... au motif de ce que vous appelez alors une guerre injuste.

Et les grèves de Berlin-Est et de Postdam qui laissent sur le pavé trois cents ouvriers hachés à la mitrailleuse des chars T 34 pour avoir osé demander une augmentation de salaire ?

Oseriez-vous évoquer la mascarade des procès staliniens d'Europe Centrale (Lazlo Rajk en Hongrie, Mazaryck et Benes à Prague), alors qu'au même moment plus de trois mille soldats de l'O.N.U., essentiellement américains, prisonniers des Nord-Coréens, disparaissent dans les camps sans avoir jamais laissé de traces ? Et les goulags en Sibérie devenus l'interminable cimetière de millions de prévenus politiques ? Et les purges de Staline où, les maires étaient tenus de fournir un pourcentage de leurs concitoyens à fusiller ; comme nous, vous avez lu ces pauvres listes de victimes expiatoires offertes à un holocauste idéologique. Ne nous dîtes pas

que vous ne le saviez pas !

Vous nous trouvez ringard de remonter ainsi dans le temps. Alors revenons à l'Algérie et dites-nous ce que sont devenus nos harkis, ces braves volontaires qui avaient cru en la France et qui furent ébouillantés, empalés, déchiquetés.

Dîtes-nous ce que sont devenus les 2993 (chiffre officiel) Européens disparus sur leur terre algérienne entre 1954 et 1963 et dont les familles resteront à jamais sans nouvelle.

Et 1968 ? Vous souvenez de cette année où vous jouez facilement aux "héros" dans les rues de Paris pendant qu'en Tchécoslovaquie les chars russes écrasent le printemps de Prague et qu'en Chine la révolution culturelle élimine par centaine de milliers les "affreux bourgeois".

Faut-il évoquer ce 30 avril 1975 qui voit le départ du Vietnam du dernier Américain, ce qui fait titrer à l'un de vos journaux préférés "Saïgon libéré". Quelle libération, dites-nous ! En avez-vous parlé aux boat people ? Vous auriez eu du mal, la plupart d'entre eux ayant disparu en mer de Chine dans leur fuite éperdue vers la liberté pour échapper au communisme.

La même année, vous avez indécemment applaudi à l'entrée des Khmers rouges dans Phnom Penh. Quatre ans plus tard, on ne vous a pas tellement entendus, lorsque le voile s'est levé sur une des pires abominations de l'humanité : un habitant sur six massacré parce qu'il savait lire, écrire et compter un peu plus que les autres.

X

Il est facile dans l'absolu de condamner la torture, cette "souffrance physique que l'on fait subir à quelqu'un" (Larousse). Qui ne le ferait pas ? Seulement il se trouve que la guerre ne se fait jamais en théorie et dans l'absolu ; elle est contingente, par essence ; les décisions et les actions qu'elle génère ont toujours des circonstances particulières, sans cesse renouvelées.

J'étais lieutenant au 3° R.P.C. du colonel Bigeard. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous quitions le djebel pour venir à Alger suppléer une police défailante.

Qui nous lançait dans cette galère ?

Le général Massu dites-vous ? Que je sache, il ne s'est pas approprié les pleins pouvoirs de police. Un ministre les lui a donnés, le même, sans doute, qui avait suggéré l'engagement des forces armées dans les opérations de maintien de l'ordre, avant le rappel de nos réservistes en mai 1956 et le maintien pendant trente mois sous les drapeaux de ce brave contingent de la classe 54/2/b.

Cet été 1957, l'ambiance à Alger est éprouvante. Deux bombes viennent d'exploser, l'une en centre ville au bar-restaurant le Coq Hardi et l'autre sur la corniche, au Casino, déchiquétant des dizaines de jeunes pieds-noirs. Une psychose de terreur frappe les Algérois. Où et quand explosera la prochaine bombe ? Angoisse collective.

Par chance, une compagnie voisine met la main sur un suspect qui avoue appartenir au réseau des poseurs de bombes et révèle que le stock en réserve comprend 52 engins dont quatre

viennent d'être posés quelque part dans la ville et activés. Puis-je en vouloir à mes camarades d'avoir bousculé cet assassin afin d'en obtenir des aveux précis ? Trois bombes ont pu être désamorçées, la quatrième explose au moment de l'arrivée des parachutistes tuant un caporal. Les 48 autres engins de mort peuvent être récupérés, ce qui donne l'occasion au ministre de féliciter notre chef de corps, le colonel Bigeard.

Comme dit le père Cordier " il est des cas où le mal est nécessaire dès lors qu'il évite le pire". Combien d'innocents les 51 bombes restantes auraient-elles tués ?

Personne n'a le droit de demander à ces soldats de se repentir pour avoir accompli une action salubre, même si dans l'absolu elle était condamnable.

Personne, en tout cas pas vous, les communistes. Vous êtes disqualifiés depuis 1917, date de création de la Tcheka, la sinistre police politique de Lénine qui, de façon industrielle, torturait des gens, non pas parce qu'ils posaient des bombes, mais parce qu'ils ne pensaient pas comme eux.

L'un de vos inspirateurs, Jacques Duclos, pas très grand par la taille ni par l'esprit mais immense par la haine, a dit en 1947 : "Notre devoir est de combattre l'Armée française partout où elle se bat". Il a tenu parole.

Et vous, aujourd'hui, vous déterrez la hache de guerre !

Nous en prenons acte !

J'ai pris, pour vous écrire, l'attache de président des Anciens du 8^{ième} R.P.I. Ma dont 395 des leurs ne sont pas revenus des geôles communistes du Tonkin où vos « coreligionnaires » les avaient laissés mourir de faim et de manque de soins. La plupart de ces jeunes Français n'avaient pas vingt ans.

Veuillez agréer, Monsieur le Sénateur, l'assurance des sentiments qui vous sont dus ceux du mépris

Les lieutenants de « Bruno »

Par le Général (2S) François Cann.

« Bruno » était l'indicatif radio du commandant puis du colonel Bigeard en Indochine et en Algérie. Entre nous, nous l'avons toujours appelé « Bruno », par affection. J'eus la chance de le servir en Algérie, comme lieutenant, chef de section, au 3^{ème} régiment de parachutiste coloniaux. A une époque où, dans l'Institution militaire, la communication en était à ses balbutiements, il appliquait la maxime: « Bien faire et le faire savoir » avec une habileté magistrale. Il communiquait vers le haut : aux hommes politiques qui venaient le voir, il expliquait la finalité de notre action.

Il recevait les gens de la presse : aux écrivains (Lartéguy, Kessel ...), aux photographes (Flament), aux cinéastes (Schoendorfer), il exposait les modalités et les difficultés de nos opérations.



Et il communiquait vers le bas : à l'issue de chaque opération les cadres recevaient une feuille simple sur laquelle il avait jeté, en style télégraphique, ses satisfactions et ses déceptions mais aussi ce qu'il attendait de nous lors des opérations à venir avec toujours, en finale, le recours à la fierté et un zeste d'humour (« demain matin, nous avons tous vingt ans » !). Il exerçait cet art subtil de nous rendre complices de ses projets.

Il adorait s'adresser directement à ses paras. A l'issue d'une cérémonie, il leur demandait de quitter les rangs et de se resserrer autour de lui. En quelques mots simples, il se livrait au bilan des actions récentes, puis il précisait ce qu'il attendait d'eux, avec toujours ce clin d'œil d'encouragement flatteur. Nos paras étaient fascinés. Spontanément, sans qu'aucun ordre ne leur fut donné, ils se mettaient à crier, à l'unisson : « Vive Bigeard ! ». Une scène insolite qui nous renvoyait à celles de l'Empire. Il rayonnait. Nous partagions son bonheur et nous étions fiers de notre jeune colonel de 40 ans,

déjà Grand Officier de la Légion d'honneur. Nous voulions lui ressembler.

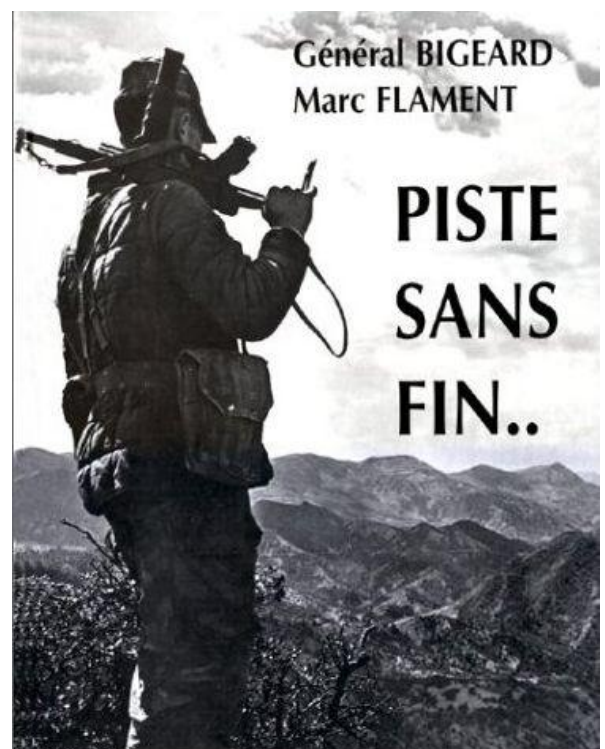
Mais avant de « faire savoir », le premier ordre de l'axiome, « Bien faire », nous valait une course permanente à l'excellence aussi bien pour la tenue, la cohésion (les défilés en chantant), l'instruction du tir adaptée à la contre-guérilla et ... par-dessus tout ... la condition physique. Ah ! cette condition physique !...

Marcel Bigeard devait ses succès et sa survie dans la Résistance et en Indochine à l'endurance qu'il avait imposée à ses unités. Son prestigieux bataillon d'Indochine, le 6^{ème} B.P.C. que les divisions vietminh voulaient absolument capturer, dut plusieurs fois son salut à une esquivé ultra rapide qui valut au bataillon le surnom de « Bataillon Zatopek ».

Fort de cette expérience, il exigea du 3^{ème} régiment de parachutistes coloniaux en Algérie des performances hors normes. Lorsque la journée avait été infructueuse, nous attendions la fin de l'après-midi pour l'énoncé à la radio des prévisions pour le lendemain (un peu comme le marin pêcheur, en mer, attend le soir les prévisions météo du lendemain).

Après avoir regretté que la zone fut stérile, il annonçait qu'il allait « balancer » (son terme favori) le régiment vers des lieux prometteurs. C'est alors qu'avec appréhension nous attendions la répartition du rôle des unités sur la future zone. Les plus malchanceux réalisaient alors, avec consternation, que, pour être en place au lever du jour, ils étaient déjà en retard.

Pendant la Bataille d'Alger les compagnies se livraient à tour de rôle à une marche commando (mi-course,



mi-marche) : départ d'Alger à trois heures du matin, direction Sidi Ferruch (25 kilomètres) avec arme et musette légère.

En tactique sur le terrain, il nous sidérait.

Il passait des heures à étudier la carte. En la visualisant, il déterminait, sans jamais se tromper, les possibilités d'esquive de l'adversaire et, par corrélation, il dessinait sa propre manœuvre. Dès qu'il avait localisé l'ennemi, il ne le manquait jamais. Un fauve !

Lors d'une grosse opération faisant appel à de nombreux appuis, j'eus l'opportunité, n'étant pas trop loin de lui, de l'observer à la manœuvre des unités d'appui ... Il avait autour de lui quatre opérateurs radio qui lui tendaient le « bigo » à tour de rôle pour les liaisons avec ses compagnies, avec l'artillerie, avec l'avion d'observation et les chasseurs et avec les hélicoptères. Il prenait manifestement du plaisir à commander les différents acteurs, lesquels appréciaient d'être manœuvrés par lui. « *Au moins* », disaient-ils « *avec lui, on a la satisfaction d'être bien utilisés et la fierté d'être efficaces* ».

Avec son ami Félix Brunet, colonel de l'armée de l'air, il réalisa les premières véritables opérations héliportées, celles où les hélicoptères cessent de faire du simple transport (afin d'épargner les mises en place à pied) pour devenir les instruments de la manœuvre.

En Algérie, l'Opération « Agounnenda » restera à jamais le symbole de son inspiration ... de son instinct guerrier.

A la fin du mois de mai 1957, un détachement de dragons qui rentre de patrouille en fin d'après-midi tombe dans une embuscade sur les hauts plateaux algériens. Il y disparaît corps et biens. Nous ayant devancés sur les lieux de l'embuscade par hélicoptère, Bruno s'y livre à cette analyse invraisemblable qu'aucune Ecole de Guerre n'enseignera jamais. Il ne dispose que de deux indices : l'identification du commando zonal « Ali Khodja » (200 hommes et 3 mitrailleuses MG 42) et les traces de sa fuite qui indiquent un repli vers le nord (en direction de la mer). Après avoir étudié la carte, il expose sa conception de manœuvre : « *l'adversaire a emprunté cet oued en direction du Nord. Il basculera dans cet autre oued parallèle qu'il remontera pour revenir vers le Sud, sur les « lieux du crime »* ». L'entourage, incrédule, s'incline.

Bruno tisse alors avec ses six compagnies un maillage de six kilomètres sur quatre. Chaque compagnie dresse une douzaine d'embuscades. Aucun itinéraire n'échappe à la surveillance. Il conserve une compagnie en réserve héliportée pour fermer la nasse. Lorsque le jour se lève tout le monde est en place, sur une seule fréquence radio mais en silence absolu pendant l'attente. Mission : laisser l'ennemi entrer dans la nasse et ouvrir le feu au dernier moment. Vers cinq heures, un chef de section annonce l'arrivée du « gibier » ; il égrène le nombre de fells qu'il aperçoit. Le feu s'ouvre lorsqu'il annonce 70. Bruno héliporte sa compagnie de réserve. Le commando zonal est pris dans la nasse. Il est détruit après vingt quatre heures, non sans mal. Nous aurons une douzaine de tués et un vingtaine de blessés. L'ennemi était revenu sur les « lieux du crime » ! Incroyable !

Le colonel Bigeard exigeait de ses unités leur plein effectif afin que toutes les armes fussent servies : il détestait les permissionnaires et les stagiaires, il abhorrait les malades. Son souci prioritaire, quelles que fussent les circonstances, était d'épargner la vie de ses hommes et leur intégrité physique.

A Chypre où nous étions rassemblés en automne 1956 pour l'opération Suez, j'avais eu l'honneur de porter le brassard de capitaine de l'équipe de football du corps expéditionnaire. Nous fûmes battus dans le grand stade de Nicosie par l'équipe nationale de Chypre par le score honorable de 2 à 1. C'était une performance que nous devons à une condition physique exceptionnelle. De retour au camp X où nous logions sous la tente, un officier me dit : « *le*

colonel veut te voir ». Je rectifiai ma tenue et m'apprêtai à être félicité. L'accueil fut glacial : « *Dîtes donc, père Cann (terme familier), vous croyez que je vous ai fait venir ici pour taper dans le ballon ? Non mais ça ne va pas la tête ? Qui s'occupe de vos hommes pendant ce temps-là ? Arrêtez-moi ces gamineries. !* ». Je n'ai plus jamais tapé dans un ballon...

Six mois plus tard, je figure parmi les blessés de l'Opération Agounnenda. Nous venions d'être traînés jusqu'à une clairière où nous attendions que le feu se calme pour que les hélicoptères puissent nous évacuer. Nous sommes là une douzaine, allongés sous les ombrages, non loin des corps de nos camarades tombés, lorsque surgit « Bruno », la casquette en bataille, sa grande carte sous le bras. Surpris par ce spectacle de corps allongés, il ralentit le pas et adresse à chacun un clin d'œil ou un sourire. Soudain il me reconnaît : « *Ah ! vous êtes là aussi père Cann ?* » Je lui réponds par un geste d'impuissance. « *Eh bien vous avez perdu mon vieux ! Salut ! Bon courage ! A bientôt* ».

En vrai pro, il réagissait comme un entraîneur de rugby qui a la hantise de voir ses joueurs partir pour l'infirmerie.

Aujourd'hui les lieutenants de « Bruno » sont orphelins et la France pleure le plus illustre de ses soldats : cinq fois blessé, vingt-quatre fois cité dont douze fois à l'Ordre de l'Armée, Grand' Croix de la Légion d'honneur depuis 1974.

Sa compétence lui valut en 1976 d'être nommé Secrétaire d'Etat à la Défense d'où il démissionnera avant d'exercer, de 1978 à 1981, la Présidence de la Commission de la Défense nationale de l'Assemblée nationale.

En d'autres temps, il eut été un Maréchal d'Empire immanquablement.

Retour à Timimoun

samedi 24 novembre 2012



Publié par Michel Goya

Mort du sergent-chef Sentenac

à Hassi Rhambou

Médaille militaire à 20 ans

Chevalier de la Légion d'honneur

Pour rendre hommage au général Bigeard, je voudrais évoquer comment, alors lieutenant-colonel de 41 ans commandant son quatrième corps de troupe au combat, il est parvenu à détruite une bande de rebelles dans le désert saharien. Ce choix n'est évidemment pas un hasard.

Le Sahara entre dans la guerre d'Algérie le 17 octobre 1957 avec le passage dans le camp du Front de libération nationale d'une compagnie complète de méharistes, après avoir tué leurs huit cadres français. Ces méharistes réapparaissent le 8 novembre en attaquant près de Timimoun le convoi d'une compagnie pétrolière, capturant sept ingénieurs civils et cinq légionnaires.

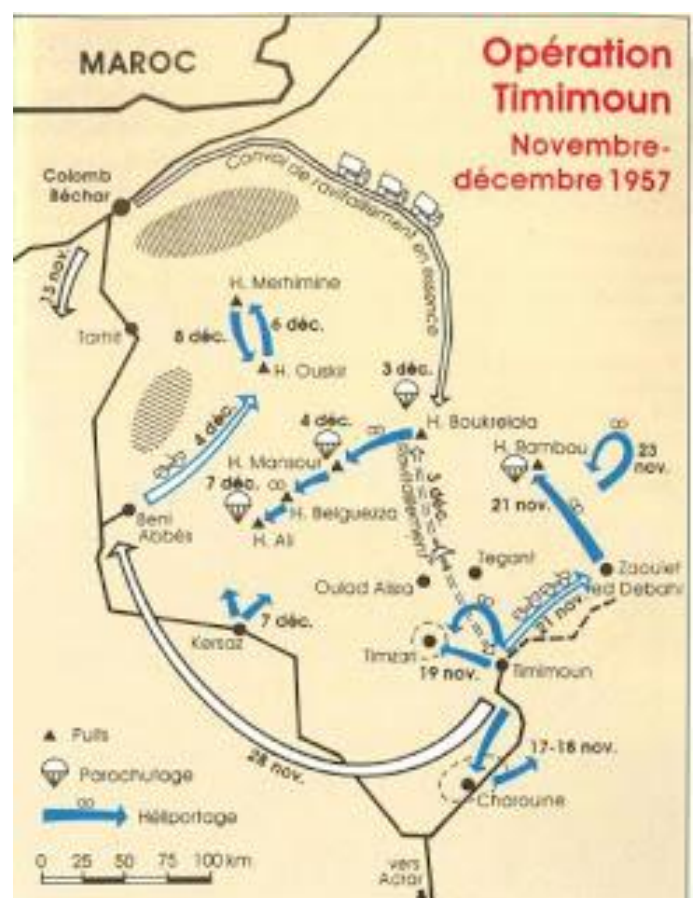
L'évènement fait la une des journaux. Bigeard reçoit alors le commandement du secteur autonome de Timimoun avec une grande autonomie de décision et une priorité sur les moyens matériels.

Dès le 15 novembre, une base aéroterrestre est en place à Timimoun. La composante terrestre est formée des six compagnies de combat du 3e Régiment de parachutistes coloniaux (RPC) et de la 4e Compagnie Saharienne Portée de Légion étrangère (CSPL). La composante aérienne se compose de trois Junkers 52, de trois N-2501, de deux patrouilles de T-6 avions d'appui à hélices, de trois Pipers légers pour le commandement volant et la reconnaissance ainsi que de six hélicoptères de transport H-34. L'ensemble représente environ 1 500 hommes répartis en trois éléments : les postes de protection de l'axe logistique Bechar, Beni Abbès, Kersaz, et Timimoun, la force de chasse avec trois compagnies parachutistes et, à Timimoun, l'élément réservé de deux compagnies dont une sur Land Rover prêtées par les pétroliers.

Après cinq jours de raids héliportés et de surveillance aérienne, les renseignements recueillis auprès de la population permettent de savoir qu'une bande se trouve au puits de Rhambou à 80 km au Nord Est de Timimoun. Une opération de bouclage est montée aussitôt. La 3e compagnie est héliportée le 21 novembre à 08h15 près du Hassi Rhambou. Elle accroche et fixe l'ennemi une heure plus tard. La compagnie sur Land rover, venue par la piste de Zaouïet, plus au Sud, et la 4e compagnie, aérolarguée, finissent alors de boucler la zone. Les combattants rebelles se dispersent et tentent de tenir jusqu'à la tombée de la nuit avant de tenter de se replier. Le combat se termine bien avant et 59 d'entre eux sont éliminés pour 8 soldats français tués. Les renseignements obtenus permettent encore de capturer plusieurs membres de l'organisation politique du FLN dans les jours qui suivent.

Le deuxième round a lieu deux semaines plus tard lorsque certains indices laissent penser que la deuxième moitié de l'ancienne compagnie méhariste se trouverait vers les puits de Hassi Belguela et Hassi Ali. Comme ces points sont à 150 km de Timimoun et ne sont pas directement accessibles par pistes, Bigeard décide d'installer une base avancée autour de la piste d'aviation de Hassi Boukrelala. Le 3 décembre, deux compagnies sautent sur la position et dès que la piste est sécurisée, Junkers, hélicoptères et Pipers viennent se poser tandis qu'un convoi routier venu du Nord depuis Colomb Béchar vient compléter la logistique. La zone, immense, est bouclée au Sud par la 4e CSPL à Beni Abbès et la compagnie d'appui à Kersaz. La force est étalée sur un rectangle de 150 km sur 100.

Le 4 décembre, la 4e CSPL reconnaît l'axe en direction de Hassi Merhimine et accroche un petit élément rebelle à Ouskir. Les légionnaires trouvent des stocks de vivres, abattent deux rebelles et font cinq prisonniers. Ils découvrent également le corps d'une des victimes de l'embuscade du 8 novembre.



L'ennemi disparaît alors laissant la base avancée de Bigeard, et notamment ses matériels volants, dans les conditions difficiles du désert. Le 7 décembre à 11h30, un Piper signale la présence d'un homme camouflé au sommet d'une dune au nord de Hassi Ali. L'opération de bouclage est lancée aussitôt. La compagnie d'appui part de Kersaz, tandis que deux autres unités, une aérolarguée, une autre hélicoptérée, bouclent la zone. La prise de contact a lieu en début d'après-midi et trois heures plus tard, 38 rebelles ont été éliminés, dont Si Yacoub chef du FLN dans la région, alors que quatre Français ont été tués.

La rébellion est définitivement vaincue dans cette partie du Sahara. Une centaine de combattants ennemis ont été tués et l'implantation du FLN dans la population locale éradiquée. Il aura fallu trois semaines pour y parvenir à une force aéroterrestre française très professionnelle et très mobile, au prix de 12 soldats tués.

J'en appelle maintenant aux connaissances et à l'imagination des lecteurs pour essayer de concevoir à quoi ressemblerait une opération similaire à Timimoun mais avec, de part et d'autre, les moyens d'aujourd'hui.